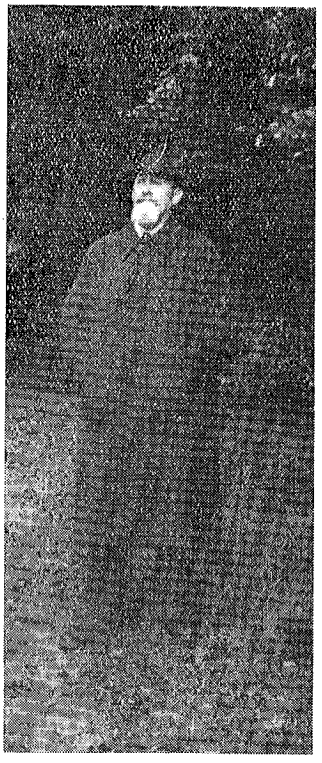


IN MEMORIAM



Cliché tiré de Chasse et Pêche

Guillaume Rischard

1875 - 1940

Une touchante tradition de bonne confraternité nous engage à retracer brièvement la vie des ouvriers de notre société, à rechercher ce qui reste d'une carrière bien remplie, à en conserver le souvenir et à le transmettre aux générations futures.

Devant nous se dresse l'honorable silhouette de M. Guillaume Rischard, inspecteur des forêts domaniales de la maison grand-ducale, avec son expression sincère, sa politesse franche et sans contrainte qui laisse à l'esprit de conversation toute liberté de se mettre en évidence sans jamais vouloir chercher à y montrer la prééminence de son génie et de son savoir universel en matière forestière. Ce grand homme avait le moral aussi parfait, aussi élevé que son intelligence était étendue. Son désintéressement le poussait de plein gré à donner à notre société les loisirs que lui laissait son métier tant aimé. Et nous l'avons vu à l'œuvre toutes les fois qu'il pilotait l'une des excursions de notre société à la préparation desquelles il apportait le soin le plus minutieux. A ces occasions, son admiration pour la nature commençait à prendre un langage magnifique, sa voix s'échauffait, sa parole se colorait et, à la vue de la forêt, son éloquence devenait grande comme son sujet.

Né à Belvaux, le 25 octobre 1875, Guillaume Rischard a passé son enfance au pied du mont Soleuvre, dans cette terre rouge dont la pauvreté en belles forêts n'aurait certainement pas soupçonné son penchant pour les études forestières. Il entre à la section industrielle et commerciale de l'Athénée de Luxem-

bourg où il fait des études solides qui sous les habiles mains des professeurs Thill et d'Huart développent les plus heureuses dispositions pour les sciences naturelles. Ses études secondaires terminées en 1897, Rischard est nommé accessiste forestier à Luxembourg. En automne 1899, il se fait immatriculer à l'Académie forestière d'Aschaffenburg, dirigée par le Dr. Fürst, dont la réputation en matière de rationalisation du rendement forestier était devenue universelle.

En 1902, nous le retrouvons à la Ludwig-Maximilians-Universität de Munich, où il achève ses études sous l'égide du botaniste le baron de Tubeuf et du doyen Henri Mayr. Il y décroche le diplôme de fin d'études avec la note «bien» et rentre à la ville de Luxembourg où il est nommé garde général de l'Administration des Eaux et Forêts.

De 1904 à 1907, il déploie son activité débordante à la mise en pratique des idées de rationalisation de Gurnaud et de Biolley, à l'aménagement de forêts durables d'après Baerenthoven et Kalitsch et au jardinage par bandes de Christophe Wagner. Rappelons qu'il était le promoteur des associations forestières, de l'irrigation collective, de la construction de chemins praticables aux forêts et de l'assainissement des terrains forestiers de notre pays.

Telles sont les idées nouvelles qu'il cherchait à mettre en pratique en dépit des difficultés innombrables qu'une pareille entreprise semblait rendre téméraires. Mais il ne se lassait pas. On reconnut sans peine en lui un homme aux connaissances multiples, à l'esprit large et aux vues claires. Sa renommée faisait tache d'huile.

S. A. R. Monseigneur le Grand-Duc, appréciant les services publics rendus par Rischard, le fit nommer régisseur des forêts domaniales privées. Il s'acquitta de cette tâche avec la même ardeur, dominé par le même sentiment du devoir, par les mêmes habitudes d'abnégation dont il avait fait preuve au service de l'Etat. Il resta aux services de la maison grand-ducale, de 1907 à 1940, jusqu'à sa mise à la retraite.

A cette retraite en janvier 1940, nous aurions cru, en raison de sa constitution robuste, qu'il pourrait profiter d'un repos de longue durée. Mais le souffle du vent de la Terreur qui pesait déjà sur notre pays a certainement contribué à lui donner le coup de grâce comme à tant d'autres patriotes de la même trempe. Ainsi il s'est éteint doucement le 14 mars 1940, malgré les bons et intelligents soins qui lui ont été prodigués par sa digne épouse et ses deux fils dont il emportait la satisfaction d'avoir préparé l'aîné à la carrière qui lui avait été si chère

sa vie durante. Il est mort à l'une des périodes les plus tragiques et les plus dangeureuses pour notre pays et son indépendance.

Forestier érudit, botaniste et herborisateur intrépide, il excellait notamment dans la connaissance des Essences forestières et des Graminées. En dehors de ses préoccupations professionnelles, il voua des loisirs précieux à la rédaction d'articles destinés aux périodiques favoris: les Bulletins de la Société des Naturalistes et du Club Saint-Hubert, Chasse et Pêche. Ses connaissances spéciales lui valurent dès 1933 la qualité de membre du Conseil supérieur forestier. Aussi s'est-il occupé avec beaucoup de succès d'une partie où son savoir en matière botanique a été mis à contribution. Il a entrepris et très bien dirigé des plantations considérables d'essences nouvelles, il a fait des essais curieux et intéressants sur la naturalisation d'espèces ou de variétés forestières étrangères même d'outremer.

M. Guillaume Rischard se distinguait dans ses occupations nombreuses et variées par une exactitude modèle. Dans ses relations, l'aménité de son caractère lui assura la grande considération des personnes avec lesquelles il était en affaires. Laborieux et intelligent, il fut, à son époque, l'une des personnalités marquantes de la capitale du Grand-Duché.

M. Rischard a trouvé au sein de sa famille tout le bonheur; il lui lègue une mémoire pure, un nom entouré de l'estime publique. Le pays perd en lui un citoyen utile, la Société des Naturalistes un homme honorable et distingué. Il est mort trop tôt, tout en emportant avec lui les respects de tous ceux qui ont pu apprécier son bon caractère.

Eugène LAHR.



Léandre Spartz

1879 - 1940

Le docteur Léandre Spartz, directeur de l'Abattoir Municipal de la Ville de Luxembourg, que la mort a emporté inopinément au début de la 2e guerre mondiale, naquit à Fouhren, le 22 janvier 1879. Ayant fait ses études moyennes à l'Athénée de Luxembourg, il passa l'examen de capacité à Zurich en 1897, y passa l'examen de la candidature en sciences naturelles et entra à l'Ecole vétérinaire de la même ville. En 1899 il fut admis à l'Ecole vétérinaire d'Alfort et y reçut le diplôme de médecin vétérinaire en 1900. En 1900 et 1901 il fréquenta l'Ecole supérieure d'Agriculture ainsi que l'Ecole vétérinaire de Berlin.

En 1900, il obtint le diplôme de médecin vétérinaire à Luxembourg. Ayant fini ses études. Spartz s'installa comme vétérinaire pratique à Luxembourg où, durant 4 ans, il sut se faire très populaire auprès de ses clients, grâce à sa compétence incontestée et à sa serviabilité proverbiale.

Après quatre ans de pratique, le poste de directeur de l'Abattoir de la Ville de Luxembourg étant devenu vacant, Spartz, poussé par son amour inné pour la science de la médecine vétérinaire, brigua le poste et y fut nommé par le Conseil municipal. C'est dans cette fonction qu'il consacra toute son activité à l'étude de l'inspection des viandes et de l'anatomie pathologique, mettant à profit les innombrables richesses anatomo-pathologiques et anatomo-physiologiques qu'il avait à sa disposition. Durant son long séjour à l'Abattoir de Luxembourg, Spartz constitua une collection d'anatomie pathologique comprenant plusieurs centaines de pièces de démonstration d'un grand intérêt scientifique.

C'est avec une grande passion que Spartz exerça sa profession et l'on peut prétendre qu'il n'avait que celle-là.

Connaissant mieux que quiconque la grande responsabilité

qui incombe au poste d'inspecteur des viandes, il ne se donnait aucun repis et passait pour ainsi dire toute sa vie à l'abattoir.

Distingué et doué d'un esprit clair, Spartz avait la mémoire extraordinaire et l'éloquence facile. D'une grande amabilité, il recevait avec courtoisie tous ceux qui venaient à lui. Il était ponctuel et scrupuleux dans l'accomplissement des tâches ou des missions qu'il acceptait. Il savait mettre en œuvre toutes ces qualités dans les nombreuses fonctions qu'il acceptait aussi bien scientifiques que publiques ou administratives.

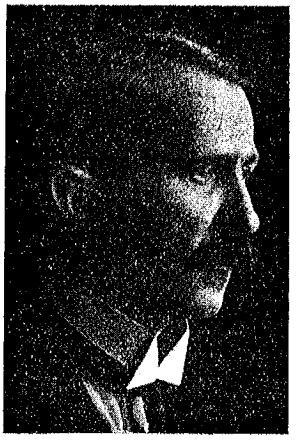
Spartz était membre de l'Académie de France, membre de l'Académie d'Agriculture de France, membre de l'Institut grand-ducal, membre de la Fauna, secrétaire de la Ligue contre la Tuberculose.

Il publiait de nombreuses communications scientifiques tant chez nous que dans les périodiques scientifiques de France. Ayant des relations étroites avec de nombreux professeurs des écoles vétérinaires françaises, il était pour eux un collaborateur fort estimé et apprécié.

Aussi put-il décrocher à Paris en 1924, à la suite d'une thèse sur l'évolution de la tuberculose chez les animaux domestiques, le titre de docteur en médecine vétérinaire. En récompense de ses nombreux services rendus à son pays natal aussi bien qu'à l'étranger, il avait obtenu les distinctions honorifiques suivantes: Chevalier du mérite agricole. - Chevalier de l'Instruction publique. - Chevalier de la Légion d'Honneur. - Officier avec couronne de l'Ordre de Léopold. - Officier avec couronne de l'Ordre d'Adolphe de Nassau. - Officier de l'Ordre de la couronne de chêne.

Le Docteur Léandre Spartz fut et restera un savant estimé de grande réputation. Sa disparition laissera un grand vide dans notre profession et d'unanimes regrets.

Dr. Ed. LOUTSCH.



Pierre Medinger

1879 - 1940

Le jour d'été 1940 où les soldats allemands hurlant à travers notre capitale ébahie fêtaient leur victoire bien éphémère sur la Belgique, on apprit que M. Pierre Medinger, ancien président de la Société des Naturalistes luxembourgeois, était bien souffrant. Quelques jours plus tard, le 3 juin 1940, il succomba à sa longue et douloureuse maladie, évitant ainsi pour sa personne toutes les peines que l'occupant implacable et brutal réservait aux patriotes luxembourgeois de sa trempe.

Né à Contern le 10 septembre 1879, il avait commencé ses études secondaires à l'Athénée de Luxembourg qu'il fréquentait jusqu'en cinquième, et, comme le grec ne pouvait pas l'enthousiasmer, il quitta l'Athénée pour terminer ses études à l'Ecole industrielle et commerciale.

Il acquit le diplôme d'ingénieur-chimiste à l'Ecole polytechnique de Zürich, dont l'Institut de chimie était dirigé à l'époque par Treadwell, le chimiste-analyste bien connu. En dehors des cours normaux de chimie, Medinger suivit des cours spéciaux sur la chimie alimentaire et physiologique, la toxicologie, la microscopie, la balistique et les explosifs.

Après quelques années passées comme chef de fabrication dans une usine de colorants d'outremer à Vieux Jeandeur, il revint à Luxembourg pour entrer en 1908 au Laboratoire pratique de bactériologie.

Medinger était membre de l'Institut Grand-Ducal depuis 1921, Président de la Société des Naturalistes luxembourgeois pendant 20 ans, de 1918 à 1937. Il représentait le Luxembourg à l'Union internationale de Chimie à Paris.

Lorsqu'on fait le relevé des nombreuses publications de Medinger, parues entre 1910 et 1935, on est frappé de l'extraordinaire variété des sujets traités. En effet Medinger n'était pas un spécialiste aux limites étroites; il s'intéressait à tous

les domaines allant de la vulgarisation scientifique jusqu'aux travaux de recherche pure sans négliger pour cela les problèmes techniques. Il est impossible de donner un résumé même succinct de ses nombreux travaux, qui dépassent la cinquantaine; aussi nous bornerons-nous à donner l'essence des principaux.

En chimie alimentaire Medinger a fait plusieurs publications sur la toxicologie des denrées alimentaires et l'analyse chimique et bactériologique des eaux potables; entre autres il a mis au point une méthode de dosage des phosphates dans l'eau.

Ses publications sur les vins de la Moselle luxembourgeoise prouvent que Medinger était non seulement un connaisseur de nos vins du point chimique, mais qu'il était également un expert réputé en matière de dégustation. Il est le premier à avoir constaté dans nos vins la désacidification spontanée par décomposition biologique de l'acide malique en acides lactique et carbonique sous l'influence du Micrococcus malolacticus.

C'est en grande partie l'intervention de Medinger qui a déterminé le gouvernement luxembourgeois en 1925 à porter tous ses efforts à l'amélioration de la qualité de nos vins.

En ce qui concerne la législation alimentaire, Medinger a élaboré un projet de loi moderne tenant compte de l'état actuel de la chimie alimentaire et destiné à remplacer les vieux textes de 1881, encore actuellement en vigueur. Ce projet, déposé à la Chambre en avril 1940, sera repris prochainement.

En 1917 Medinger a étudié tous les aspects de la corrosion du fer, en particulier des conduites d'eau. Ses nombreues expériences ont apporté un appui sérieux à la théorie électrolytique de la rouille en mettant en évidence le rôle de la concentration des ions hydrogène.

Lors d'un cas de spongiose de la conduite en fonte de l'eau minérale de Mondorf, cas spécial en ce sens que les détériorations étaient causées non par l'action d'influences extérieures, mais par l'eau de source elle-même, Medinger a étudié les causes de cette spongiose. Ceci l'a amené à doser les gaz dissous dans l'eau de Mondorf et à contrôler l'analyse des gaz des sources. Il résulte de ses recherches que la destruction de la conduite en fonte est due à la teneur assez forte de l'eau en acide carbonique libre et en chlorures et à l'absence d'oxygène, trois facteurs qui contribuent à l'augmentation de l'intensité des courants élémentaires, engendrés dans la fonte par le couple fer-graphite.

Voilà tracés en grande ligne les résultats des travaux de

chimie alimentaire et de chimie physique, effectués par Medinger. Ils sont déjà importants, mais ce sont surtout les travaux de chimie légale qui ont fait connaître Medinger au public étranger.

On peut dire que pendant les 25 dernières années le nom de Medinger en qualité d'expert se retrouve dans toutes les grandes affaires criminelles de nos annales judiciaires.

Qu'il s'agisse d'un homicide, d'un incendie criminel ou accidentel, d'un faux en écritures, de faux-monnayage, de recherches de traces de sang, d'expertises balistiques, d'examens toxicologiques ou de fraudes alimentaires, c'est toujours à Medinger que l'on fait appel. C'est dans ce genre de travaux que son intelligence, sa conscience professionnelle, son dévouement dans le travail et — ne l'oublions pas — son flair se manifestent le plus clairement.

Il y aurait encore long à dire sur les travaux de Medinger, sur ses expertises en écritures et en matière de tir. Ajoutons seulement que Medinger a été le premier à montrer l'importance comme caractères signalétiques des empreintes relevées sur les douilles des cartouches et causées par l'impression du percuteur et les inégalités du fond de la paroi de la chambre à cartouche.

Medinger lui-même était un tireur habile et à plusieurs reprises il fit preuve d'adresse remarquable aux concours organisés par la Société des Arquebusiers.

Dans le domaine technique, Medinger s'intéressait à toutes les nouveautés; il aimait beaucoup à bricoler lui-même des appareils de toute sorte donnant libre cours à son ingéniosité et son imagination. En 1919, à la fin de la 1re guerre mondiale, il avait installé, avec des moyens très rudimentaires, un petit poste émetteur de T. S. F.; à sa grande joie il avait trouvé un collègue — amateur également — dans la personne d'un curé d'un village de l'Oesling; ils se disaient bonjour tous les jours par T. S. F. et les résultats des analyses de sang et d'urine, envoyées par le curé au Laboratoire de l'Etat, lui étaient retransmis par Medinger grâce aux ondes.

Pour terminer signalons encore que Medinger a collaboré avec son frère, conservateur au Musée, en mettant au point une méthode électrolytique de décapage des monnaies romaines.

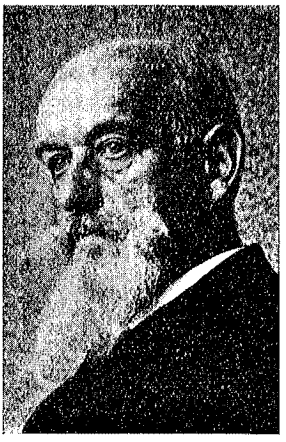
Profondément dévoué au travail, Medinger ne pensait qu'à ses travaux de laboratoire et le seul délassement, qu'il s'accordait, il le passait au milieu de ses amis au Millebour, tout près de son village natal de Contern.

D'une modestie à l'extrême, qui n'avait d'égale que sa valeur, il n'aimait pas les réunions à grand spectacle, il les évitait même, ce qui le fit considérer comme misanthrope. Mais tel n'était pas le cas, au contraire.

Lorsqu'il était entouré de ses amis, en particulier ceux de la Société des Naturalistes luxembourgeois, il se réjouissait comme un enfant et on pouvait voir alors un Medinger inconnu du grand public, complètement changé. Pourtant sa vie familiale n'était pas sans peine: la perte inopinée de sa sœur en 1938, suivie peu après de celle de son frère, laissait Medinger seul à un moment, où le mal, qui devait l'abattre quelques mois plus tard, commençait déjà à miner ses forces physiques. A partir de ce moment, sa vie n'était plus qu'un long calvaire; il opposait une résistance opiniâtre à une maladie qui continuait à s'aggraver pour l'enlever finalement en 1940 à l'affection de ses amis.

Nous lui garderons un souvenir précieux: celui d'un homme dont toute la vie ne fut qu'un long acte de dévouement professionnel.

Henri KROMBACH.



Edmond Joseph Klein

1866 - 1942

Edmond J. Klein est né à Wiltz le 12 juillet 1866. Sa terre natale semble avoir contribué à le former, à façonner son caractère et son esprit. Apre et hostile en d'autres régions, le paysage ardennait unit ici au spectacle grandiose des vastes horizons le charme des frais vallons et des coteaux aux profils adoucis, la sage harmonie d'une nature sans heurt et sans dissonance.

Fils de notaire, Edmond Klein était appelé à prendre la succession de son père. Mais sa mère lui avait légué la passion des fleurs, et bientôt la Nature vivante exerça sur le jeune étudiant son irrésistible attrait. Oublieux du désir de son père, il délaissa l'étude du droit pour s'adonner, corps et âme, à celle des sciences de la Vie. Aux universités allemandes, la Biologie était alors en plein essor. C'est là, à Bonn, à Fribourg en Brisgau, à Strasbourg, à Gœttingue, à Poppelsdorf que des professeurs éminents comme Schimper, Strasburger, Weismann, Wiedersheim et Hildebrand l'initièrent aux sciences biologiques et à la technique du laboratoire. Il garda toute sa vie une profonde gratitude à ceux qu'il ne cessait d'appeler ses «vénérés maîtres».

En avril 1892, quelques semaines avant d'être promu docteur en sciences naturelles, Edmond Klein fut nommé membre effectif de la jeune Société des Naturalistes luxembourgeois, appelée encore «Fauna». Pour apprécier à sa juste valeur son activité au sein de notre société, il est indispensable de feuilleter la longue série des Comptes-rendus et des Bulletins. Si, de ces pages jaunissantes, il se dégage une odeur de vieux papier, il s'en dégage aussi, et surtout, une belle leçon d'enthousiasme et de travail désintéressé. La vaillante équipe des ouvriers de la première heure ne comprenait que des amateurs; il va sans dire qu'elle fit bon accueil à un homme du métier,

heureux de mettre son vaste savoir et son jeune enthousiasme au service de la bonne cause.

Se conformant au but poursuivi par l'ancienne Fauna, le nouveau membre effectif traita d'abord des questions du domaine de la Zoologie, telles que la biologie des insectes, le mimétisme, la régénération, la transplantation et l'autotomie chez les animaux. Déjà, nous le voyons s'intéresser aussi à la protection des animaux et montrer une prédilection marquée pour tous les sujets qui frôlent le domaine de la Botanique et pour les multiples rapports qui existent entre le règne animal et le monde végétal.

En 1896, Edmond Klein fut élu président de la Société des Naturalistes, poste d'honneur qu'il occupera encore plusieurs fois, avant de renoncer définitivement à sa réélection, pour se contenter désormais du titre de vice-président ou encore de la présidence de la section de Botanique, nouvellement créée.

Telle fut l'ardeur d'Edmond Klein au service de la vulgarisation des sciences naturelles, qu'en été 1899 il organisa à Wiltz, sa ville natale, des assemblées locales dont le programme très varié était bien fait pour attirer le grand public. Il comprenait en effet, outre les conférences et démonstrations biologiques, des démonstrations géométriques, des exercices de mnémotechnie et jusqu'à l'explication de certaines mystifications spiritistes.

Pendant un demi-siècle, ou peu s'en faut, l'étonnante activité du professeur Klein n'a pas connu un moment de relâche. Les bulletins sont remplis des comptes-rendus de ses petites causeries comme de ses longs cycles de conférences ayant pour sujets la Migration des Substances reproductrices des Végétaux, les Moyens de Défense de la Plante, l'Hymenophyllum tunbridgense et tant d'autres qu'il serait impossible de citer ici.

C'est dans son domaine particulier, la Science des Plantes, que ce brillant conférencier et causeur évolue désormais avec une rare aisance et une maîtrise incontestée. Mais il intervient aussi dans toutes les discussions et il doit répondre à mille questions.

La «salle» de réunion n'est qu'un modeste réduit dont le vieux poêle n'arrive pas à chauffer les recoins. Les assidus des soirées de travail se serrent autour d'une longue table jonchée de livres et de publications que les rayons débordés n'arrivent plus à contenir. Dans ce logis pauvre, indigne, il règne pourtant une bonne atmosphère de camaraderie propice au travail et c'est dans cette ambiance familière qu'on écoute

tant d'attrayantes causeries scientifiques. La dernière en date que le professeur Klein y a faite est celle du 29 janvier 1940. Le rapport de la séance la mentionne en ces termes:

«M. Edmond J. Klein expose l'habitat et la biologie des Desmidiacées et plus particulièrement celle de Closterium lunula. Une carcasse de Closterium mort envahie par une anguillule vivante est le départ de l'une de ces causeries maîtresses de notre conférencier.»

Fervent admirateur de toutes les beautés de la Nature, le professeur Klein a donc trouvé moyen de clore l'admirable série de ses causeries par l'étude des Desmidiacées, ces «Algues-bijoux», et de remplacer le trait final qui souligne son œuvre au sein de notre Société par l'élégante vignette d'un Closterium!

Il faudrait évoquer maintenant les belles excursions biologiques organisées et dirigées par le professeur Klein, mentionner aussi les rapports d'excursions dont il est l'auteur et qui, pétillants d'humour, ont gardé toute leur aimable et exquise fraîcheur. Ne conviendrait-il pas également de parler des multiples talents qui le mettaient à même d'égayer les convives, à l'heure du délassement, lors de la traditionnelle réunion amicale de chaque année? Et la Chanson des Naturalistes qu'on entonne aux grandes occasions, n'est-ce pas encore Edmond Klein, poète à ses heures, qui nous l'a donnée?

Il faudrait, d'un autre côté, relever la haute teneur des rapports qu'en sa qualité de président il présentait aux assemblées générales. Et, surtout, il convient de rappeler ici les émouvantes pages commémoratives qu'Edmond Klein a dédiées au souvenir de nos membres défunts, les Jean Feltgen, Joseph Weber, Joseph Robert, Guilly Krombach, sans oublier les lignes si nobles, si touchantes qui lui ont été inspirées par la mort du plus fidèle et du plus cher de ses amis, l'inoubliable Jean-Pierre Faber.

La forte personnalité d'Edmond Klein a marqué de son empreinte toute la vie de notre Société. Ce n'est pas seulement son savoir qui nous manque, ni son talent d'organisateur et de conférencier, c'est toute l'atmosphère que savait créer ce magicien à la barbe blanche, au regard clair, au crâne puissant, mais finement modelé; cette sympathique atmosphère de bonne humeur, de bienveillance et d'intelligente compréhension qui émanait de toute sa personne et qui rayonnait autour de lui comme la douce chaleur d'un foyer.

Dans la vie intellectuelle de notre pays, le professeur Klein a occupé une place de premier plan. Durant une vingtaine d'années il a présidé la Section des Sciences de l'Institut grand-ducal avec une haute compétence et un doigté parfait. Les nombreuses sociétés qu'il dirigeait, qu'il conseillait, qu'il animait: Société d'Hygiène sociale et scolaire, Association nationale d'Arboriculture et d'Horticulture, Société pour la Protection des Animaux, Landwuôl, Amis des Musées, perdent en lui soit un président dévoué, soit un éminent collaborateur.

Parmi les publications d'envergure du professeur Klein nous ne citerons que les suivantes:

Die Flora der Heimat (1897);
Die Pflanze im Kampf mit der Umgebung (1904);
Pflanzenphysiologische Versuche u. Demonstrationen (1906);
Die Mistel (1915);
Hymenophyllum tunbridgense (L) Sm. (1926).

Il y aurait lieu d'y ajouter des centaines d'articles, de notes, de communications parus dès 1886 et disséminés dans des publications bien diverses: Archives de l'Institut, Bulletins de la Société des Naturalistes luxembourgeois et autres publications scientifiques indigènes ou étrangères, périodiques, journaux et almanachs.

Les spirituelles causeries du professeur Klein étaient toujours très écoutées, son renom de brillant conférencier suffisait pour remplir les salles. Autant que ses vastes connaissances, on appréciait sa façon de les communiquer aux autres. On aimait sa constante bonne humeur, son air paternel, ses saillies qui ne blessaient jamais personne, sa parole aisée, imagée, coulant de source. Il savait se mettre au diapason de ses auditeurs. Grave savant abordant des problèmes ardus, il savait captiver une élite de scientifiques et d'hommes du métier; habile vulgarisateur, il enthousiasmait un public composé de paysans et d'ouvriers.

En répandant, à pleines brassées, les connaissances scientifiques tout le long et tout le large du pays et jusque dans le moindre hameau, Edmond Klein a bien mérité de la Science et du pays.

C'est encore grâce à l'intelligente initiative du professeur Klein que l'enseignement de la Biologie, aéré au grand souffle de la Nature vivante, fut établi chez nous sur des bases nouvelles et plus larges.

N'oublions pas qu'avant toute autre chose Edmond Klein était professeur. Ce métier, il l'avait dans le sang. Ses élèves

l'aimaient; les yeux brillants, les tout petits écoutaient ce géant à la barbe impressionnante qui savait si bien se baisser pour se mettre à leur niveau et qui faisait naître l'amour de la science dans leurs jeunes cœurs. Leurs camarades plus âgés avaient la même adoration pour celui qu'ils appelaient «Papa Klein».

Mais l'œuvre maîtresse de ce professeur hors ligne s'est accomplie incontestablement à la Section des Sciences des Cours supérieurs. De 1903 à 1934, Edmond Klein y enseignait la Botanique et la Zoologie à des générations d'élèves qui, devenus médecins, pharmaciens, professeurs de sciences, venaient encore bien souvent lui demander conseil et dont il se rappelait, après des années, les noms et les prénoms.

L'auditoire de Biologie ne ressemblait nullement à une salle de classe ordinaire. D'abord, l'ennui n'y entrait pas. Et puis, dans ce petit sanctuaire de la science décoré de planches murales et de portraits de savants, encombré d'aquariums et de vases de culture, la grande famille des élèves prenait place autour d'une énorme table carrée; c'est là qu'ils écoutaient la parole du maître, qu'ils crayonnaient des notes, qu'ils examinaient les innombrables objets de démonstration qui circulaient de main en main et dont beaucoup avaient été rassemblés et préparés par les soins de l'infatigable professeur. C'est encore lui qui avait dessiné, avec un art remarquable, la majeure partie des planches biologiques servant d'illustrations au cours. Comme le professeur Klein travaillait avec des moyens de fortune, la présentation des objets de la collection était parfois un peu primitive. Il faut admirer d'autant plus la façon vraiment magistrale dont il savait rendre instructif le moindre de ces objets, ne fût-ce qu'une découpure de prospectus, en l'animant pour ainsi dire sous ses mains.

De nombreuses excursions biologiques dans toutes les régions intéressantes du pays, organisées de façon impeccable et pleines d'entrain formaient le complément des cours de Biologie. A ces occasions, Edmond Klein n'oubliait pas de faire admirer à ses jeunes amis les multiples splendeurs de la Nature et de leur apprendre le respect de la Vie, même sous ses aspects les plus humbles et les plus déshérités.

Bien des savants étrangers estimaient hautement le savoir et les qualités exceptionnelles de leur confrère luxembourgeois; Edmond Klein comptait dans leurs rangs de nombreux amis. De France et de Belgique lui sont venues des distinctions honorifiques dont il aurait pu s'enorgueillir à juste titre. Chez

nous, il a été à l'honneur surtout à l'occasion de sa retraite de l'enseignement, en 1934. Amis, collègues et anciens élèves s'étaient alors groupés autour de lui pour le fêter d'une façon aussi spontanée que touchante. Mais l'hommage le plus charmant et le plus gracieux qui a été rendu à ce grand ami des fleurs, n'est-ce pas la dédicace d'une belle rose de création luxembourgeoise qui portera désormais le nom de «Papa Klein»?

Edmond J. Klein a fait sa tâche largement, sans ménager ses forces. Il a tracé bien des sillons, il a semé la bonne graine à profusion. Le soir de sa vie aurait pu être heureux. Il fut sans chaleur et privé de soleil. Malade, brisé par la mort de sa chère épouse, privé du contact de la jeunesse, il a dépéri lentement pour s'éteindre le 29 décembre 1942, par une froide et sombre journée de l'année finissante, au milieu de l'angoisse qui étreignait alors tous les cœurs.

Il repose maintenant, à côté de sa noble épouse, à mi-chemin des deux lieux qu'il chérissait avant tout, au cimetière de la petite ville de Diekirch qui vit ses débuts comme professeur et qui lui donna la fidèle compagne de ses jours.

Partout et toujours cet homme de bonne volonté n'a eu d'autre désir que de servir son prochain, son pays et son Dieu.

Eugène BECK.



Victor Ferrant

Membre fondateur de la Société des Naturalistes luxembourgeois

1856 - 1942

Victor Ferrant naquit le 4 février 1856 à Luxembourg, rue des Capucins, au centre même de la Vieille-Ville. Son père, fils d'un soldat des armées françaises de la 1re République et de l'Empire, qui s'était établi dans notre pays après les campagnes napoléoniennes, avait une boutique de boulanger et possédait en même temps un des moulins de la pittoresque vallée de la Mamer. C'est dans les alentours de ce site forestier plein de charmes que le jeune Victor prit goût aux choses de la nature.

Destiné par son père à prendre la charge du moulin, il suivit les cours de l'Ecole industrielle et commerciale de Luxembourg et fut envoyé ensuite dans une grande minoterie près de Paris pour y apprendre le métier.

Son apprentissage terminé, le voilà établi meunier à la «Ferrant's-Millen», meunier peu conforme à ce que nous en dit la chanson populaire: au lieu de dormir au clapotis de l'eau, il sonde son bief et les berges de la Mamer à la recherche de coquillages, il parcourt les bois pour collectionner des insectes et observer les oiseaux.

Un grave accident de cabriolet vint interrompre subitement sa carrière, ou, pour mieux dire, le livrer définitivement à ses aspirations intimes. Ses premiers travaux de collectionneur l'avaient signalé à l'attention d'Alphonse de la Fontaine, conservateur du Musée de l'Institut grand-ducal, ainsi qu'à Paul Eyschen. Ce dernier le fit entrer en 1890 au Service agricole et le chargea de l'élaboration du contrôle phytopathologique, après un an de préparation théorique et pratique à l'Institut de Bonn-Poppelsdorf; devenu chef du Service phytopathologique en 1902, il en garda la gestion jusqu'en 1940. Pendant cette longue période il eut à donner deux fois la preuve de tout

son savoir-faire: d'abord dans la lutte contre le phylloxéra, plus tard contre le doryphore. En 1927, il fut admis au Conseil de l'Institut agricole international de Rome.

La fin du siècle dernier est marquée dans l'histoire de notre pays par un essor particulier des sciences naturelles, cultivées en partie par des amateurs instruits et d'une ardeur scientifique admirable; des travaux systématiques sur la flore et la faune de notre région venaient de paraître ou étaient en préparation sous les noms des Tinant, Krombach, Koltz, Fischer, Feltgen, de la Fontaine. En 1890, V. Ferrant fonda avec ses amis Mathias Kraus, Jean Petermann, Hubert Mullenberger et Nicolas Léonardy la «Société des Naturalistes luxembourgeois»; ils décidèrent de s'attaquer aux problèmes non encore entamés, surtout ceux du domaine de certains groupes inférieurs du règne animal, mollusques et insectes, sans négliger d'ailleurs les autres sujets comme le prouvent les publications, après l'extension du programme de la société, déjà au cours de l'année de la fondation. Fusionnée en 1907 avec la «Société grand-ducale de Botanique», la Société des Naturalistes put, en 1940, fêter en pleine vigueur ses 50 années d'activité féconde. Ferrant en était resté, toute sa vie, un des principaux collaborateurs et stimulateurs.

L'Institut grand-ducal admit Ferrant comme membre agrégé en 1887 et le désigna comme aide-conservateur de ses collections en 1894; en 1910, il devint conservateur et, en 1920, le Gouvernement reconnut ses mérites dans la gestion des collections de l'Institut, augmentées de celles appartenant à l'Etat, en le nommant conservateur à titre de fonctionnaire public; il devint membre effectif de l'Institut en 1923. Ayant atteint la limite d'âge en 1924, il fut admis à la retraite et reçut le titre de conservateur honoraire, avec la permission spéciale de rester en charge pour continuer sa mission. En 1940, l'invasion allemande le surprit pendant un voyage en France; au milieu du flot des évacués il fut entraîné jusque dans le Midi et revint, après de multiples avatars, dans son pays occupé par l'ennemi. Brisé de fatigue et malade, il s'éteignit à l'âge de 86 ans, le 27 septembre 1942, sans avoir perdu un instant sa lucidité et sa volonté de vivre.

Sa brillante carrière administrative et scientifique avait été reconnue officiellement par plusieurs distinctions honorifiques: il était Commandeur de l'Ordre grand-ducal de la Couronne de Chêne, Officier avec couronne de l'Ordre de mérite civil et militaire d'Adolphe de Nassau (Luxembourg), Chevalier de l'Ordre de la Couronne (Belgique), Chevalier de la Légion d'honneur (France). Il représenta notre pays à de nom-

breux congrès scientifiques. Plusieurs insectes furent dédiés à son nom par les spécialistes-déterminateurs.

Pendant 46 ans donc, V. Ferrant a présidé inlassablement au destin des collections d'histoire naturelle confiées à sa compétence et à son ardeur de collectionneur et de conservateur. Sous sa direction elles prirent une telle extension que, par une évolution logique, leur étatisation s'imposa de fait et fut sanctionnée à la suite par la transmission à l'Etat, en 1923, des droits de propriété de l'Institut sur la part de collections lui appartenant. C'est ainsi que prit naissance l'actuel «Musée d'Histoire naturelle de l'Etat», par une évolution pareille à celle de la plupart des établissements du même genre de l'étranger, nés de l'initiative particulière et avec l'appui de sociétés savantes.

L'œuvre scientifique de Ferrant est multiple. Comme collectionneur il a réalisé lui-même les collections complètes des Mollusques terrestres et fluviatiles, des Lépidoptères et des Coléoptères du Grand-Duché de Luxembourg, toutes les trois au Musée, les deux dernières ayant été acquises par l'Etat. Il constitua en outre une série de collections d'insectes nuisibles, présentées biologiquement, dont une reste au Musée, les autres étant passées à différents établissements du pays et de l'étranger.

Un événement capital dans l'histoire de notre Musée furent les donations innombrables, de nature entomologique surtout, faites par l'explorateur luxembourgeois M. Edouard Luja, membre honoraire de la Société des Naturalistes luxembourgeois, à partir de 1900 environ; c'est alors que Ferrant se montra à la hauteur de sa tâche, malgré ses moyens limités (pendant 30 ans il n'eut pas de préparateur, en dehors du concours de quelques amateurs dévoués, dont surtout M. Alfred Kuntgen; son crédit ne dépassait pas quelques milliers de francs par an). Par ses soins, les envois furent immédiatement préparés, classés provisoirement et soumis aux savants étrangers pour l'étude spécialisée; après cela, catalogués, conservés ainsi qu'exposés d'une manière parfaite. Dans une union d'esprit rare, Luja et Ferrant élevèrent ainsi notre Musée, d'abord simple collection régionale, au rang d'un institut de valeur scientifique internationale. Les zoologues les plus réputés de tous les pays de l'Europe devinrent ses collaborateurs réguliers et firent d'importants dons en échange; le matériel rassemblé, dont beaucoup de «types», fut cité et continue à être cité dans les publications les plus cotées. D'autres collectionneurs luxembourgeois et étrangers suivirent l'exemple de Luja et furent stimulés dans leur générosité par le fait de savoir leurs dons en si bonnes mains et si fructueusement utilisés.

Un autre événement fut le transfert du Musée dans le bâtiment plus important et plus central du Marché-aux-Poissons. Ferrant, débordé par son matériel, n'était pas pour peu dans la décision prise par les pouvoirs publics. Il s'attela immédiatement de toute son énergie à l'exposition des collections, se laissant guider par les idées les plus neuves au point de vue de la technique muséologique; il acheta des vitrines en fer, fit changer la préparation de beaucoup d'animaux pour les présenter en groupes biologiques, renouvela l'arrangement de la collection géologique; cette dernière avait été augmentée entre autres des fossiles intéressants de notre bassin minier, recueillis par Nicolas Laux, l'excellent paléontologue luxembourgeois dont Ferrant avait guidé les premiers pas. C'est peut-être le moment de rappeler aussi toute l'adresse manuelle de Ferrant, préparateur remarquable; les squelettes d'oiseaux, d'amphibiens et de reptiles réalisés par lui en restent comme témoignage. D'un goût artistique très sûr, il a d'ailleurs illustré lui-même quelques-unes de ses publications.

Le Musée possédait depuis longtemps déjà quelques magnifiques pièces de paléontologie quaternaire, provenant des alluvions anciennes de notre Moselle. Ferrant sut enrichir cette collection d'une manière considérable par des visites régulières qu'il fit aux ballastières et en suscitant l'intérêt des propriétaires et ouvriers pour leurs trouvailles. Pour élucider l'origine de ces fossiles, il s'attaqua au problème géologique des terrasses fluvio-glaciaires de la Moselle; avec le concours dévoué de quelques amis, dont surtout M. Gustave Faber, il en réalisa une étude monographique, la première pour notre pays, Léopold van Werveke n'ayant qu'effleuré le sujet dans sa description classique du Bon-Pays.

Ces recherches sur l'histoire pléistocène de notre pays l'amenèrent tout logiquement à faire des fouilles préhistoriques en d'autres régions de notre territoire. Les découvertes faites par M. Nicolas Thill, instituteur à Oetrange, et signalées par lui au Musée, le laissèrent d'abord méfiant, même négateur; mais, une fois convaincu, il se livra passionnément à des fouilles systématiques dans la région d'Oetrange et dans la vallée de l'Ernz-Noire près du Moulin de Reuland avec un groupe de collaborateurs composé, à des titres divers, de MM. Nicolas Thill, Gustave Faber, Nicolas Hoss, Nicolas Soisson, Alfred Kuntgen et Marcel Heuertz; à la demande de ce dernier, le Musée d'Histoire, en la personne de son conservateur M. Joseph Meyers, fut également associé à ces fouilles qui, en dehors des pièces d'histoire naturelle livrèrent de nombreux objets d'industrie humaine. Les fouilles mirent à jour les pre-

miers squelettes humains connus pour notre pays, ceux découverts jadis par l'historien Nicolas van Werveke étant perdus pour la science. Ce fut également le point de départ d'une collaboration étroite entre notre Musée et le Muséum national d'Histoire naturelle de Paris: la détermination des pièces dégagées au cours des recherches se fit sous la direction du professeur Raoul Anthony, directeur du Laboratoire d'anatomie comparée, nos collections de comparaison étant insuffisantes pour cette étude longue et délicate.

A la suite de ce contact entre les deux musées, Ferrant fut nommé correspondant du Muséum de Paris en 1935 et membre associé de la Société d'Anthropologie de Paris en 1936. Les pièces d'industrie humaine, déterminées par M. Le Grand-Metz de Namur furent publiées en catalogue par V. Ferrant et N. Thill.

Ferrant qui avait débuté pareil à un ermite solitaire dans son petit laboratoire de l'ancien Musée, installé au vieil hôpital militaire Vauban au Pafendal, avait ainsi réussi à étendre de plus en plus son rayon d'action, à multiplier les zones d'intérêt de son service et à mettre en œuvre un vrai travail d'équipe scientifique.

Voici pour terminer une liste des principales publications de V. Ferrant; leur genèse s'explique tout naturellement par l'exposé précédent:

V. Ferrant	*Beiträge zur Molluskenfauna des Grossherzogtums Luxemburg* (Bulletins de la Société des Naturalistes luxembourgeois)	1891/92
id.	*Nutzen und Schaden der einheimischen Vogelwelt* (Bull. de la S. N. L.)	1892—1898
V. Ferrant et M. Kraus	*Lokalnamen der einheimischen Tiere* (Bull. de la S. N. L.)	1894
V. Ferrant	*Faune des Mollusques terrestres et fluviatiles du Grand-Duché de Luxembourg* (Publications de l'Institut grand-ducal)	1902
id.	*Beiträge zur Kenntnis der wahren Bringallmücke* (Allgemeine Zeitschrift für Entomologie. Neudamm)	1904

Erich Wasmann, unter Mitwirkung von V. Ferrant	*Zur Kenntnis der Ameisen und Ameisengäste von Luxemburg* (Publ. de l'Institut)	1906
V. Ferrant	*Die Reblaus und ihre Bekämpfung* (Bull. de la S. N. L.)	1910
id.	*Ed. Luja* (Bull. de la S. N. L.)	1911
id.	*Die schädlichen Insekten der Land- u. Forstwirtschaft, ihre Lebensweise und Bekämpfung* Praktisches Handbuch für Ackerbautreibende, Gärtner u. Forstwirte. (S. N. L.)	1911
id.	*Catalogue des Oiseaux (exotiques) du Musée d'Histoire naturelle de Luxembourg* (Bull. de la S. N. L.)	1912/13
id.	*Die Kräuselkrankheit der Kartoffel* (Gérard, Ettelbrück.)	1913
id.	*Über den Massenfang des Rebenstechers an unserer Mosel* (Bull. de la S. N. L.)	1917
id.	*Faune du Grand-Duché de Luxembourg*	1915
	POISSONS. (Livre jubilaire du 25e anniversaire de la S. N. L.)	
id.	id.	1922
	AMPHIBIES ET REPTILES. (Annexe aux Bull. de la S. N. L.)	
id.	id.	1926
	OISEAUX. (Archives de l'Institut g.-d. Nouvelle Série. Tome X.)	
id.	id.	1930
	MAMMIFÈRES. (Annexe aux Bull. de la S. N. L.)	
id.	*Die fluvio-glazialen Schotterterrassen des Moseltales auf Luxemburger Gebiet u. ihre Stellung im System* (Cahiers luxembourgeois)	1933

V. Ferrant	*Le Musée national. Section d'Histoire naturelle* (Annuaire de la Société des Amis des Musées)	1934
id.	*Die einheimische Vogelwelt im Haushalte der Natur* (Chasse et Pêche, Luxembourg)	1937
id.	*Trouvailles préhistoriques dans le G.-D. de Luxembourg (1932—1937)* (Annuaire de la Société des Amis des Musées)	1937
V. Ferrant et M. Friant	*La faune pléistocène d'Oetrange (Grand-Duché de Luxembourg)* (Bull. de la S. N. L. et Livre jubilaire du Cinquantenaire de la S. N. L.)	1936—1940
V. Ferrant et N. Thill	*Industrie de la Station préhistorique d'Oetrange (Gr.-D. de Luxembourg)* (Bull. de la S. N. L.)	1938
V. Ferrant et M. Friant	*Quelques caractères du Tigre chez Felis spelaea Goldf.* (Bull. du Muséum d'Histoire naturelle, Paris. 2e série, t. XI.)	1939
V. Ferrant M. Friant et N. Thill	*La faune pléistocène d'Oetrange (Grand-Duché de Luxembourg)* (Revue anthropologique. Paris)	1942

L'œuvre scientifique de V. Ferrant, pratique et théorique, apparaît ainsi dans toute son importance. Son nom restera marqué en lettres indélébiles dans la chronique de la Société des Naturalistes luxembourgeois, de l'Institut grand-ducal et de notre Musée d'Histoire naturelle; d'autant plus que par sa forte personnalité il a su symboliser pendant un demi-siècle la science faunistique de notre pays. Caractère entier, ne devant sa formation qu'à lui-même, à un travail acharné de toutes les heures, il se dévoua corps et âme à sa passion scientifique et à l'idéal de sa vie: la vulgarisation des sciences naturelles et la réalisation d'un musée digne des instituts ana-

logues de l'étranger. L'effort physique que lui imposait son infirmité, les luttes qu'il eut à soutenir contre des inerties de toute sorte, sa nature de «self-made man» le rendirent à l'occasion autoritaire et batailleur, parfois même injuste et exclusif, mais la jovialité de son caractère et la bonté foncière de son cœur, son idéalisme à toute épreuve rachetèrent tout cela. Une mémoire visuelle et verbale extraordinaire, un jugement scientifique et humain d'une clarté merveilleuse et d'un rationalisme solide, qualités qu'il faut sans doute attribuer en partie à son origine française, le firent passer victorieusement sur certaines lacunes de son instruction. A force de volonté et d'enthousiasme il réalisa une œuvre durable et féconde.

Marcel HEUERTZ



Hubert Mullenberger

1868 - 1942

Hubert Mullenberger, membre fondateur de notre groupement souche « l a F a u n a », naquit à Luxembourg, le 7 février 1868. Après avoir subi avec succès l'épreuve de l'examen de passage à l'Ecole industrielle et commerciale de Luxembourg, il entra au service de l'administration des Chemins de fer Guillaume-Luxembourg, où il avança jusqu'au poste de chef principal des expéditions. En dehors de ses heures de travail, il trouva assez de loisirs pour s'occuper de ses deux passions: la musique et l'entomologie. Musicien fervent, il joua virtuosement du violon et du viola, créa des orchestres d'amateurs et manifesta son activité dans les sociétés philharmoniques. Membre de l'Union internationale d'Entomologie, il fit paraître à maintes reprises des comptes rendus de ses observations dans la «Entomologische Zeitschrift» et fut délégué au Congrès international d'Entomologie à Francfort et à Leipzig, en 1888 et en 1890. Service et déplacements dans différentes localités du Grand-Duché lui apprirent à connaître plusieurs contrées dans lesquelles il s'adonna à l'étude de la faune entomologique indigène. Peu à peu, il prit plaisir à installer ses cultures d'insectes tant à domicile qu'au bureau de service pour les avoir à tout moment sous les yeux et pour pouvoir ainsi faire le contrôle de leur développement. Le 21 mai 1890, M. Hubert Mullenberger prit part à la première réunion des cinq entomologistes luxembourgeois qui devaient jeter les fondements de la Fauna. Dès lors il put se vouer à son occupation de loisir, échanger des types des collections, faire publicité de ses observations et consulter la littérature spéciale. Marié en 1894, il trouva dans sa compagne de vie une heureuse admiratrice de ses loisirs et une collaboratrice dévouée de ses travaux. C'est ainsi qu'il put donner toute sa mesure à l'élevage des papillons, à la mise au net de ses collections. Le fruit de cette œuvre fut la publi-

cation en 1901 d'une Lépidopterologie du pays de Luxembourg, qu'il nomma modestement «*Beiträge zur Schmetterlingskunde des Luxemburger Landes*», édition P. Worré-Mertens, Luxembourg.[1]) Dans cette étude de 140 pages, l'auteur traitait les grands papillons ou Macrolépidoptères rencontrés dans le pays, ajoutait les localités où il les avait vus, citait les circonstances dans lesquelles il les avait rencontrés et décrivait la biologie de chaque type. Lors de visites, il était fier de pouvoir montrer ses collections aux intéressés et en savait rendre plus attrayante la démonstration par le récit de petites anecdotes. Malgré sa prédilection pour la nature, il recherchait avec plaisir la société où il aimait la note gaie et voir régner l'humour et la jovialité. Mise à la retraite pour limite d'âge en 1925, il s'installa à Steinfort au foyer de son fils et de son petit-fils que les vicissitudes avaient privés de bonne heure d'une épouse et mère chérie. Bientôt la maison fut de nouveau attristée par un deuil cruel: l'épouse de Hubert Mullenberger. Dès lors, toutes les affections du père et du fils se concentrèrent sur le petit-fils, tous les rêves d'avenir se réunirent sur l'enfant demi-orphelin dès sa naissance et dont l'éducation devait consoler de leurs douleurs les deux hommes. Après la suppression des usines de Steinfort, le ménage vint habiter la capitale où le fils trouva un emploi approprié dans sa carrière d'ingénieur-électro-métallurgiste.

Dans ce foyer sans épouse, la solitude devait accabler par moment un homme qui avait l'habitude d'être si actif. Par-dessus il ressentit doublement les faiblesses de son âge. D'abord ce fut une dureté d'oreille qui lui fit perdre l'ouïe. Puis la vue

---

[1]) **Publications de Hubert Mullenberger:** Schmetterlingskunde des Luxemburger Landes. Beiträge zu der . . . . . XI. 420, 437; XII. 23, 38, 102, 135, 157, 212, 258; XIII. 14, 29, 74, 88, 104, 158, 163, 179; XIV, 17, 55, 95, 127, 145, 254; XV. 20, 37, 84, 111, 197; XVI. 43, 58; XVII. 44; XVIII. 120; XVIII. 131; XX. 25; XXI. 51, 53; XXII. 35.

Notices réparties aux annuaires de la Société des Naturalistes Luxembourgeois: Schmetterlingsfang an Salweidenkätzchen. IV. 40. - Winterzucht von Ocneria dispar. L. I. 19. - Lepidopterologische Notizen I. 40. - Der Weidenbohrer. III. 6. - Unsere Weißlinge. III. 38. - Dasychira fascelina L. IV. 94. - Die Familie der Schwärmer. V. 71. - Nächtliches Treiben der Insekten. VII. 73. - Kampf zwischen einem Käfer und einem Regenwurm. VII. 91. - Irrfahrten eines Wasserkäfers. XI. 168. - Entomol. Beobachtungen. XI. 415. - Ameise und Spinne. XIV. 168. - Ueber Schmetterlingszucht. XV. 95. - Saturnia piri.. XVI. 182, 217. - Die Stechmücke. XXI. 2. - Entwicklung der Schmetterlingskunde im Luxemburger Land. (Festschrift Fauna. 1915).

diminua à tel point qu'il faillit être aveugle. Toute occupation distrayante lui fut rendue impossible. Vint la guerre. Les travaux de sa «Fauna» qu'il avait toujours suivis avec passion furent suspendus. Pour ne pas être incommodé par l'occupant, il préféra ne plus se montrer en public. Ainsi ses forces s'usèrent vite. Le 23 décembre 1942 il s'endormit doucement à Luxembourg. L'enterrement eut lieu en toute intimité au cimetière de Bonnevoie où reposait déjà son épouse qui l'avait précédé de 16 ans dans la mort. Peu de personnes avaient eu connaissance de son décès à une période où le régime de la Terreur pesait lourdement sur notre chère patrie. Maintenant qu'elle reprend lentement ses vieilles us et coutumes, nous nous inclinons avec respect devant la tombe de celui qui avait survécu comme dernier des membres-fondateurs de la Fauna.

Eugène LAHR.